

KINO

# Stasi-Akten-Einsicht für Ostalgiker

**Authentisch, spannend und erdrückend: Der mehrfach preisgekrönte deutsche Film "Das Leben der Anderen" setzt sich mit den radikalen Überwachungsmethoden in der ehemaligen DDR auseinander.**

Ostberlin, November 1984, fünf Jahre vor dem Fall der Mauer. Mit einem erbarungslosen Kontroll-System sichert die DDR ihren Machtanspruch. Wer verdächtig sein könnte, wird überwacht, und wer sich verdächtig macht wird nach der Überwachung verhört und weggesperrt. Für Ordnung in der sozialistischen Zone des geteilten Deutschlands sorgt die Staatssicherheit und mit ihr Stasi-Offizier Gerd Wiesler (Ulrich Mühe) - linientreu und in seiner Funktion als "Schild und Schwert" der Partei emotions- und skrupellos. Ein Mann, dessen Lebensinhalt darin besteht, "das Leben der Anderen" zu durchforsten. Solange, bis er fündig wird. Verdächtig ist jeder. Vor allem dann, wenn es ein Künstler ist.

So wie der Dramatiker Georg Dreyman (Sebastian Koch) und die Theaterschauspielerin Christa-Maria Sieland (Martina Gedeck). Das künstlerische Schaffen des Liebespaares genießt in der DDR große Anerkennung bis hin zur Staatsspitze - vor allem die schöne Christa-Maria Sieland, auf die es ein hohes Parteimitglied abgesehen hat. Um den Rivalen Dreyman aus dem Weg zu räumen, beauftragt der Politiker Oberstleutnant Anton Grubitz (Ulrich Tukur) mit der Überwachung des Schriftstellers und stellt Grubitz eine Karriereaufstieg

in Aussicht, sollte sich ein Verdacht finden, der Dreyman als Staatsfeind überführen könnte.

Der Oberstleutnant setzt Wiesler an, der sich seine Überwachungszone auf dem Dachboden des Hauses einrichtet, in dem das Künstlerpaar wohnt. Von nun an werden beide Tag und Nacht abgehört und alles genauestens protokolliert. Doch schon bald erkennt Wiesler, dass es bei der Überwachung des Paares nicht um die Wahrung ideologischer Ziele seines Landes, sondern um pri-

vate Interessen seiner Vorgesetzten geht, und zum ersten Mal stellt er das System in Frage. Nach dem Freitod eines befreundeten Regisseurs, der in der DDR seit sieben Jahren Berufsverbot hatte, ändert auch Wiesler's Abhörpfer Dreyman seine Einstellung zur Staatsführung.

In einem Essay, das unter Pseudonym im westdeutschen Nachrichtenmagazin "Der Spiegel" veröffentlicht wird, befasst sich Dreyman mit der außergewöhnlich hohen Selbstmordrate in der DDR.

Spitzel Wiesler, der immer weiter in das Leben der Künstler eintaucht, bekommt alles mit, schreibt allerdings Belangloses ins Protokoll, um den Dramatiker zu decken. Bis der Stasi-Offizier schließlich selbst unter Verdacht gerät ...

"Das Leben der Anderen" ist das Langfilmdebüt des Regisseurs und Drehbuchautors Florian Henckel von Donnersmarck. Kompromisslos, spannend, authentisch und einfühlsam setzt sich der mittlerweile 33-Jährige mit dem wohl dunkelsten Abschnitt der

deutschen Nachkriegszeit auseinander und schwimmt damit gegen den Strom der verklärenden Ostalgie-Welle. Die DDR, die Deutsche Demokratische Republik, war nicht nur das Land der Spreewaldgurken, der heimlich gehörten West-Musik oder der pastellfarbenen Leukoplast-Trabbis mit Jahrzehnte langen Lieferzeiten, an die man sich in Kinofilmen wie "Good Bye Lenin", "Sonnenallee", "NVA" oder abendfüllenden Fernsehshows mit Wehmut erinnert. Die DDR war eine Diktatur, ein Überwachungsstaat, in dem Menschen aus nichtigen Gründen verhaftet wurden und spurlos verschwanden.

Detailliert recherchiert, an Originalschauplätzen gedreht und mit Schauspielern wie Ulrich Mühe (selbst ehemaliger DDR-Staatsbürger) und Ulrich Tukur brillant besetzt, bietet "Das Leben der Anderen" eine Sicht auf ein Kapitel ostdeutscher Historie, das erst vor weniger als zwei Jahrzehnten seine Ende fand, und vor diesem Hintergrund noch erdrückender wirkt.

Der Film, der in Deutschland bereits im März 2006 in die Kinos kam, hat mittlerweile mehr als 20 nationale und internationale Auszeichnungen bekommen, darunter den Europäischen Filmpreis für den besten Darsteller (Ulrich Mühe), das beste Drehbuch und als bester europäischer Film. Als bester ausländischer Streifen wurde er in den USA für den Golden Globe und kürzlich auch für den Oscar nominiert.

Uwe Hentschel



Ein klärender Blick auf die Realität des SED-Regimes.

*Das Leben der Anderen, im Utopia.*

THEATRE

## Mal et médiocrité

**"Procès ivre" de Koltès plonge le public dans les cauchemars de Raskolnikov, l'assassin de "Crime et châtiment". Une pièce complexe qui reprend les interrogations profondes du roman de Dostoïevski.**

"Je voulais devenir un Napoléon, voilà pourquoi j'ai tué", explique Rodion Romanovitch Raskolnikov dans "Crime et châtiment" de Fedor Dostoïevski. Le personnage principal du roman, qui rêve de sortir de la misère matérielle, s'était demandé si le futur empereur aurait hésité en trouvant une vieille usurière en travers de son chemin. "Pour peu qu'il se sentît convaincu que c'était pour lui la seule issue, il l'aurait tuée proprement et sans le moindre scrupule", avait-il conclu. Et il était passé à l'acte.

Mais Raskolnikov n'est pas Bonaparte. Pris de remords, hanté par ses cauchemars, il finira par passer aux aveux et ira en Sibérie. La pièce "Procès ivre" de Bernard-Marie Koltès, mise en scène par Frank Hoffmann au Théâtre national du Luxembourg, donne en spectacle ce qui se passe dans le cerveau tourmenté de Rodion Romanovitch Raskolnikov, entre le moment du crime et la reddition.

La première partie de la pièce, lucide, fait défiler les

personnages qui comptent dans la vie de Rodion, et qui ont été pour lui autant de raisons de passer à l'acte: personnages malheureux, comme Marméladov, l'alcoolique, ou sa fille Sonia, la prostituée, et personnages médiocres, comme sa mère et son ami Razoumihine, avec leur bonté naïve et leur insistance à vouloir l'aider. Rodion peut encore se sentir supérieur, même s'il est obsédé par le souvenir du meurtre.

Ensuite tout bascule dans la folie. La personnalité de Rodion vole en éclats, ses pulsions destructrices, libérées, se tournent contre les êtres aimés. Son ami et sa soeur, si purs, s'avalissent également, contaminés par le mal qui l'obsède. Dans sa tête, le surhomme qu'il pensait être est incarné par le débauché Svidrigailov: celui-ci commente les méfaits des personnages, doute de lui-même et finit par se suicider. A la fin, Rodion ne supporte plus d'être seul face à la conscience de son meurtre. Il passe aux aveux. "Ce sont les nerfs, je n'avais pas compté avec les nerfs", dit-il. Rodion

n'est pas Bonaparte, mais un simple humain. Simplement humain.

Cette fin, chez Dostoïevski, peut être interprétée comme le triomphe de la morale, qui a raison des velléités de surhomme. Le romancier russe exalte la simplicité de la foi et la pureté de l'âme de Sonia - à l'origine de la repentance de Raskolnikov. Par contre, l'auteur français, bien servi par son metteur en scène luxembourgeois, caricature les envolées mystiques et la naïveté de la prostituée dévote. Dans la pièce de Koltès, ce

n'est pas la morale - déguisement de la médiocrité - qui fait revenir en arrière Raskolnikov, mais sa propre faiblesse ... c'est-à-dire son humanité. Certes, le crime ne lui a rien rapporté, mais ne pas agir aurait-il valu mieux? A défaut de devenir un Napoléon, un Raskolnikov conscient de son humanité n'est-il pas aussi bien en Sibérie?

Tenir en haleine le public pendant une centaine de minutes, pour le lâcher ensuite avec des interrogations à donner des insomnies, c'est une incontestable réussite. No-

tons néanmoins que la mise en scène de type chorégraphique est plaisante, mais peu éclairante. Plus généralement, la seconde partie de la pièce laisse une impression de confusion, au-delà de ce que justifie la représentation de la descente aux enfers. Enfin, relevons la performance de l'acteur principal, Dominique Pinon, et surtout celles de Marie-Paule von Roesgen et de Sara Jeanne Drillaud, en mère et soeur de Rodion.

Raymond Klein



Le cauchemar de Rodion Romanovitch Raskolnikov.

(photo: Bohumil Kostohryz)

*Procès ivre, de Bernard-Marie Koltès au TNL, Luxembourg le 9, 10, 11, 14 et 15 février à 20h.*